





LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS



CORRESPONDENCE

OF THE

ANGLO-CONTINENTAL SOCIETY

WITH

OLD CATHOLICS AND ORIENTAL CHURCHMEN.

FOURTH YEAR.

EDITED BY THE REV.

FREDERICK MEYRICK, M.A.

SECRETARY.

RIVINGTONS

WATERLOO PLACE, LONDON

Oxford and Cambridge

MDCCCLXXVII

CORRESPONDENCE, ETC.

	PAGE
I. THE ABBÉ DERAMEY AND THE REV. F. MEYRICK ON PURGATORY	5
II. PROFESSOR MICHAUD AND THE REV. G. E. BROADE ON EUCHARISTIC DOCTRINE AND THE SEVENTH COUNCIL	8
III. COLONEL KIRÉEFF AND THE REV. F. MEYRICK ON TARASIVS' CREED AND THE δὲ Τιοῦ	14
IV. THE ARCHIMANDRITE ANASTASIADIS AND THE REV. F. MEYRICK ON THE <i>Filioque</i> AND THE THREE CREEDS	17
V. THE PATRIARCHS OF ALEXANDRIA AND ANTIOCH AND THE REV. DR. HALE	23

I.

CORRESPONDENCE BETWEEN THE ABBÉ DERAMEY
AND THE REV. F. MEYRICK.

From the ABBÉ DERAMEY to REV. F. MEYRICK.

PORRENTUUY, JURA BERNOIS,
7 Novembre, 1876.

CHER ET HONORÉ MONSIEUR,—Vous avez eu peut-être communication de mes dernières lettres à l'évêque de Lincoln et à Lord Charles Hervey. J'ignore l'adresse de ce dernier, et j'en aurais besoin pour lui adresser quelques brochures.

À peine arrivé de Lincoln et de Londres, où ma pensée se promène encore avec plaisir et reconnaissance à peu près chaque jour, je me suis mis à lire ce que vous m'avez donné à Riseholme, et j'ai fait mon profit de bien des choses auxquelles je n'avais pas pris assez garde.

Un point m'a arrêté dans la brochure intitulée : *Correspondence (second year) between the Secretaries, etc.* : il s'agit de l'appendice et de la question du Purgatoire.

Je ne puis croire que le Dr. Döllinger et les autres docteurs catholiques de l'Église d'Occident aient nié, complètement, les vieilles doctrines de nos Églises sur ce point. Nous avons toujours crû, avec l'Église d'Orient, que 1^o une purification ultérieure attendait la plupart des âmes, et 2^o que nos suffrages pouvaient soulager ces nobles âmes. Je me souviens encore que me trouvant sur les côtes de la Sibérie, en 1877, le prince Ourouzoff, lieutenant à bord de la 'Diana,' montée par l'amiral Poutiatine, me racontait que, chaque matin, le pape lisait, plusieurs fois, la liturgie pour le soulagement des parents défunts de l'amiral.

Il m'est donc permis de supposer que le Dr. Döllinger et les autres se sont lavés les mains de toutes les *superfétations ridicules* ajoutées au dogme primitif et qu'ils n'ont pas entendu nier une croyance consolante, et sans laquelle bien souvent (je parle pour moi) nous n'aurions aucune prise sur nos catholiques libéraux et indifférents. Les suffrages pour les défunts sont quelquefois l'unique moyen qui nous reste pour développer la doctrine de la Communion des Saints dans l'Église, pour exhorter à la prière et à la charité universelle.

Les protestants ont admis et consacré une doctrine contraire, qui me paraît tout-à-fait sèche et désolante, indépendamment de son opposition à plusieurs paroles des Pères et à nos plus anciennes liturgies; veuillez me dire si l'Église anglicane, cette église si catholique, se sépare complètement des Églises d'Orient et d'Occident sur ce point, et si elle ne prie jamais pour les défunts.

* * * * *

Agréez, très honoré confrère, la nouvelle assurance de mon affectueux respect.

J. S. DERAMEY,

Dr. de Sorb.

From the REV. F. MEYRICK to the ABBÉ DERAMEY.

VILLA ALEXANDRA, TORQUAY,

Dec. 10, 1876.

MY DEAR SIR,—I am very glad to hear from you, and to learn that you are again at your post at Porrentruy doing work, as we trust, for Christ.

It appears to me that in your letter you connect together two things which have not necessarily any connection with each other, and which as a matter of fact and history were not connected for 600 years: I mean, the doctrine of Purgatory and the doctrine of Prayers for the Dead. We allow that the ancient Church used prayers for the dead. We deny that there is a particle of evidence of the doctrine of Purgatory being held before the date of Gregory I., that is 600 years of the Church's life. I believe that Purgatory is one of those false doctrines which has resulted from the exercise of private judgment in interpreting the words of Scripture in opposition to primitive and Catholic tradition. I suppose that it originated in a restless desire to understand and explain God's dealings where He has not revealed His will. Men saw that there was a difficulty in believing souls to be fit for heaven although they did not seem deserving of eternal punishment, and so they set to work to supplement God's revelation with a theory which they had invented for themselves; and thus they thought too to explain certain difficult texts in Scripture, e. g. 1 Cor. iii. 13 ("and the fire shall try every man's work"). The first idea entertained on the subject appears to have been that on the day of judgment itself, a certain fiery trial would have to be passed through by all souls, including, as Hilary especially says, the Blessed Virgin Mary. See Hilary, *Tract. in Psalm cxviii.* 3, 12. So too Lactantius, *Div. Instit.* vii. 21. S. Augustine is, I think, the first Church teacher who throws it out as a possibility that some Christians might pass through a cleansing fire before attaining salvation; but the way in which he expresses himself proves absolutely that he is not expressing a doctrine

nor a received tradition of the Church, but simply making a suggestion which has struck him. "It is not incredible," he writes, "that such a suffering too may happen after this life, and it is a fair question (whether it can be settled or not) whether some Christians according to their love of the perishing goods of this world attain salvation more slowly or speedily through a certain purgatorial fire."¹ The originator of the doctrine as a matter of faith was Pope Gregory the Great.

But prayers for the dead was, no doubt, a primitive practice. After the souls of the faithful had been removed from earth to paradise, it was supposed that they might still be benefited by the prayers of the Church on earth, though no one could tell what that benefit was or how they could derive any benefit. Inasmuch as the souls in paradise have not yet attained to the perfect bliss of heaven, it was supposed that prayers might do them some good, but what this good might be, was never defined, nor did anyone pretend to know. This, I believe, is the doctrine of the Greek Church still, and in that Church the doctrine of Purgatory has never been admitted. The Church of England does not forbid prayers for the dead, but she does not authorise them or encourage them on account of their having been so long connected with the corrupt Latin doctrine of Purgatory and of their having a tendency to lead uninstructed souls into a belief in a purgatory, and because not commanded in Scripture.

I do not think that you will find it answer in the end to allow masses for the dead. I am sure that as long as the faithful are allowed to connect prayers for the dead with the doctrine of Purgatory, they practise a mediæval, not a primitive, devotion. The Old Catholics of Germany, Oriental Churchmen and Anglicans, are, I believe, perfectly agreed in that.

* * * * *

Believe me, your faithful brother,

FREDERICK MEYRICK.

From the ABBÉ DERAMEY to the REV. F. MEYRICK.

PORRENTU, 28 *Décembre*, 1876.

TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,—Votre lettre a été telle que je l'attendais; je n'avais pas confondu deux choses fort distinctes, mais j'avais manqué de précision, et votre réponse me satisfait amplement, car la plupart des catholiques instruits tiennent fort peu aux inventions modernes touchant le Purgatoire; mais ils tiennent à prier ou à faire prier pour les défunts qui leur sont chers, et je vois avec plaisir que, sur ce point qui nous tient à cœur, l'Église anglicane ne fera pas de difficultés à l'Église gallicane future.

¹ *Enchir.* lxi.

Lord Ch. Hervey m'a donné, récemment, d'assez mauvaises nouvelles de sa santé; et j'ai éprouvé beaucoup de peine à cause de lui, car c'est un si excellent homme et un si digne prêtre!

* * * * *

Agréez, je vous prie, très honoré confrère, l'assurance de ma gratitude et de ma respectueux amitié.

J. P. DERAMEY.

II.

CORRESPONDENCE BETWEEN PROF. MICHAUD AND THE REV. G. E. BROADE.

From DR. MICHAUD *to* REV. G. E. BROADE.

BERNE, le 13 juin, 1877.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,—J'ai l'honneur de vous envoyer par le présent courrier le *Catéchisme* et l'*Ordinaire de la Messe*, que vous voulez bien me demander.

Puisque vous touchez dans votre lettre à la question de l'Invocation du S. Esprit et au 7^e concile œcuménique, permettez-moi de vous en parler aussi.

Je ne connais pas l'article que vous avez publié sur moi, mais, d'après l'extrait que j'en ai lu dans le *Deutscher Merkur*, je ne puis que regretter combien vous avez été mal informé.

Premièrement, en ce qui concerne l'Invocation du S. Esprit, vous me faites dire : 1^o que je veux donner à notre messe occidentale une forme orientale; 2^o que je nie la validité de la Consécration dans la messe occidentale actuelle.

Or ce sont là *deux erreurs*.

D'abord, dans la réforme que je propose de la messe papiste que nous avons encore, je ne me sers que d'auteurs *occidentaux* et de documents *occidentaux*.

Ensuite, comme il y a, même dans la messe papiste actuelle, une sorte d'invocation du S. Esprit, je ne nie pas que la consécration dans cette messe ne soit valide; je me borne à proposer : 1^o qu'on la rende plus explicite, plus formelle, d'après nos anciennes liturgies occidentales; 2^o qu'on la remette à la place où elle est le plus logique, toujours d'après les plus anciens documents de notre Église *occidentale*.

Permettez-moi de vous dire que cette peur que quelques écrivains affectent vis-à-vis de l'Église orientale, me paraît du plus haut comique, surtout quand on affecte de se dire *catholique*, et quand on avoue que l'occidentalisme n'est pas à lui seul tout le catholicisme.

Quand je parle de l'union des Églises, je n'entends nullement

l'absorption d'une Église par une autre, pas plus l'absorption de notre Église suisse par l'Église orientale que son absorption par l'Église anglicane. Notre Église suisse est autonome non moins que catholique, et catholique non moins qu'autonome. Et pour ma part je verrais avec peine que quelques membres de l'Église anglicane cherchassent à nous imposer leur vue, surtout quand cette vue est amplement réfutée par l'histoire.

Notre synode national n'a nullement la prétention de faire de la dogmatique, mais il a le droit et le devoir de résoudre les questions de notre réforme *d'après l'histoire*, laquelle est la propriété de tout le monde et non-seulement de la Société anglo-continental. Vous êtes trop modeste en me disant que vous n'acceptez pas la discussion que je vous ai proposée. Je trouve qu'il faut parler franchement, et qu'il faut faire un pas à la question de l'union des Églises. Voilà longtemps qu'en Angleterre des sociétés religieuses s'occupent de cette question, et qu'elles ont l'air de s'en occuper de manière à ce que cette union ne s'opère jamais. Pendant ce temps-là, votre Église, fatiguée du *statu quo*, envoie continuellement de nouvelles recrues au papisme. Permettez-moi de ne pas retrouver là, dans ce procédé, le sens pratique des Anglais. Ils pourraient et devraient mieux faire. . . .

Ensuite, quant au 7^e concile œcuménique, ce que vous me dites dans votre lettre me donne la conviction que vous n'avez par lu les actes de ce concile. Jamais le sens de ces actes n'a été que *l'adoration des tableaux fût rendue obligatoire par ce concile*. Si les théologiens anglicans n'ont pas de plus forte objection contre *l'œcuménicité* de ce concile, il ne sera pas difficile de leur répondre. Vous devriez aussi ne pas oublier *ce fait historique*, c'est que du 9^e au 16^e siècle l'Église catholique d'Angleterre a professé l'œcuménicité de ce 7^e concile œcuménique, et qu'elle est mal venue aujourd'hui, dans une simple question d'histoire, à se déjuger elle-même d'une manière aussi éclatante. Je reste persuadé, Monsieur, que l'opinion que vous défendez n'est nullement celle de la majorité des théologiens de votre Église, et que, si nous sommes en désaccord sur une question aussi simple, c'est qu'il y a malentendu. Nous, catholiques suisses, nous avons posé la question *sur le fait de l'œcuménicité du 7^e concile*, reconnue par l'Église d'orient et par l'Église d'occident du 9^e au 16^e siècle et abandonnée au 16^e s. par les seuls protestants. C'est à vous à vous arranger avec votre histoire antérieure au 16^e s., mais notre point de vue est très clair à nous, catholiques de la Suisse, quoi que vous en disiez.

Ces divergences entre vous et nous me sont d'autant plus pénibles, que l'ancienne Église bretonne, avant qu'elle fût romanisée par le moine romain Augustin, était sœur de la vieille Église græco-gallicane, et que, pendant que nous prolongeons les malentendus entre nous en ne voulant pas voir ce qui est clair comme le jour, les papistes se fortifient de nos divisions et de notre faiblesse. C'est sur vos hésitations et sur vos objections non fondées qu'en retombera la responsabilité.

Dans l'espoir que la clarté dirigera bientôt nos débats, je vous prie d'agréer mes salutations respectueuses,

PROF. MICHAUD.

From REV. G. E. BROADE *to* DR. MICHAUD.

DÜSSELDORF, le 9 juillet, 1877.

CHER MONSIEUR,—En vous remerciant beaucoup—quoique tardement, que je vous prie d'excuser—pour le *Catéchisme* et l'*Ordinaire de la Messe* que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, je me permets de répondre quelques mots à votre lettre, et seulement dans les intérêts de l'union et de la concorde. Pour une controverse sur les points dont vous traitez dans votre lettre, je n'ai ni le temps ni le désir, j'écris seulement sur les points personnels, et parce que je regrette d'apercevoir que votre lettre montre un peu de défiance—ose-je dire, *animus*—contre l'Église dont je suis ministre. Quand vous parlez, cher Monsieur, de l'*absorption* de l'Église suisse par l'Église anglicane, et des questions de la réforme qui sont la propriété "*non-seulement de la Société anglo-continentale*," j'avoue que je suis complètement en ignorance des faits qui peuvent soutenir de telles expressions : il y a peut-être des faits particuliers et isolés dont je ne suis pas informé. Personne n'a conçu un rêve aussi fantastique, que l'Église anglicane peut ou veut absorber, même assimiler l'Église suisse ; et quant aux membres de mon Église qui "*cherchassent à imposer leurs vues*" sur vos coreligionnaires, je suis également en ignorance : pour ma part, et je puis parler aussi pour la Société dont je suis secrétaire pour l'Allemagne, je désavoue une telle intention. Ce n'est pas nécessaire d'excuser la Société contre la charge qu'elle désire un monopole des questions de la réforme, mais vous ne voulez pas que nous disions que notre Église réformée ne fût *pas* un modèle pour les autres.

Pour le point personnel : . . . ma critique est fondée sur les articles du '*Catholique National*,' où je trouve les opinions suivantes :

"La nécessité, pour être fidèles à notre Église, de reconstituer notre liturgie dans son harmonie primitive avec les liturgies orientales, et de lui rendre son ancien caractère," ou, autrement dire, "*to mould the Missal in an Oriental form*." Encore,—"*Toutes ces liturgies contiennent cette Invocation du S. Esprit après les paroles dans lesquelles l'institution de la cène est rapportée. D'où il résulte que dans les Églises orientales, ces dernières paroles n'étaient point et ne sont point encore considérées comme suffisant à la consécration.*"

Cette opinion est citée avec approbation, et on tache de prouver que la doctrine de l'Église romaine est en accord avec cette définition, parce que "*la liturgie romaine contient une phrase qui semble même avouer que la consécration n'est pas terminée immédiatement après le récit des paroles de l'institution.*" On peut concéder, je pense,

que la doctrine de la liturgie romaine est que l'Invocation du S. Esprit n'est pas *nécessaire* pour la validité de la consécration, et que la répétition des paroles d'institution suffit : la doctrine de la liturgie orientale la rend *nécessaire*, selon l'article du 'Catholique National.' Si la dernière assertion est exacte—je ne prétends pas déterminer—c'est seulement avec une subtilité verbale qu'on peut dire que la liturgie romaine "semble même" accorder avec la doctrine orientale, et quant à ce qui me concerne, parce que nous n'avons pas dans notre office anglicane l'Invocation, l'article du 'Catholique National' nie la validité de notre consécration. Voilà la question qui est pour nous d'importance.

Pour la question générale, vous savez bien, M. le Professeur, que s'il y a des points de divergence plus forts que des autres dans la *protestation* de l'Église anglicane contre l'Église papale ils sont les deux points de *Transubstantiation* et le *culte des saints*. Eh bien : c'est exactement sur ces deux points que les questions de l'Invocation et du 7^e concile soulèvent de nouveaux obstacles contre notre concorde entière.

I. L'Église anglicane répudie la doctrine de Transubstantiation, sous la forme grossière dans laquelle le symbole tridentin l'a présentée. Elle admet la véritable présence de Jésus-Christ dans le Sacrement, sans définir avec Rome qu'elle est localisée dans les éléments, ou avec Genève qu'elle est placée dans le cœur des fidèles, et elle nie constamment que le pain et le vin sont changés comme par miracle. Plus que signe, moins que miracle, elle admet le mystère. Dans le canon de la Messe ce n'est pas difficile de trouver notre doctrine : mais dans votre "*Ordinaire de la Messe*" la prière est interpolée :

"Envoie sur nous ton S. Esprit, et *fais* de ce pain le corps . . . et *fais* de ce vin le sang . . ."

Cela me semble aiguïser la doctrine de Transubstantiation inutilement, et définir le change encore plus brusquement que la liturgie romaine, parce que ce n'est pas seulement l'invocation du S. Esprit pour consacrer une sacrifice, c'est une invocation *pour faire un miracle*. Je me permets aussi sur ce point de mentionner que dans votre Catéchisme (leçon xx. de l'Eucharistie) on trouve trois fois le phrase, "le sacrifice de la messe est le *renouvellement* non sanglant du sacrifice de la croix," et aussi de citer l'article sur l'Eucharistie acceptée par les vieux Catholiques d'Allemagne dans la première Conférence de Bonn,—vous étiez aussi présent, je pense :—

"Die eucharistische Feier in der Kirche ist *nicht* eine fortwährende Wiederholung oder *Erneuerung* des Sühnopfers, welches Christus eins für allemal am Kreuze dargebracht hat."

Il se trouve ici une opposition entre vous et les Catholiques d'Allemagne, comme assurément entre vous et la doctrine que l'Église anglicane enseigne. Je ne puis que regretter que nos différences soient ainsi fortifiées.

II. Quant au 7^e concile, ce n'est pas une question qu'on peut déterminer en disant,—c'est une affaire de l'histoire, on ne peut être Catholique sans en admettre l'œcuménicité. C'est un fait historique, par exemple, que l'œcuménicité de ce concile était contesté dans l'occident, *surtout dans l'ancienne Église bretonne*, et que le concile de Francfort a condamné les actes de ce concile :—C'est un fait historique que le concile de Nice II. était le triomphe d'un parti seulement, et que les décisions ne peuvent pas s'accommoder au canon *quod semper, quod ubique* :—c'est bien sûr que l'Église anglicane a répudié le concile, et qu'elle n'en acceptera jamais les décisions. Pour les actes, vous écrivez : “Jamais le sens de ces actes n'a été que l'adoration des tableaux fût rendu obligatoire par ce concile”—c'est vrai, pas *obligatoire*, mais si on ne rend pas au croix, aux *άγίαι έικόνες*, κ.τ.λ. la *προσκύνησις* que le concile détermine comme due, et si les prêtres n'enseignent pas cette doctrine—“que le clergé soit déposé, et que les laïques soient séparés de communion,” *έπισκόπους μέν όντας ή κληρικούς καθαιρέσθαι προστάσσομεν, μονάζοντας δέ ή λαικούς της κοινωνίας άφορίζεσθαι*. Ce serait une logomachie de contester l'obligation virtuelle dans un tel cas : mais voici une doctrine que nous ne recevons pas, que nous ne recevrons jamais, et je pense que dans la pratique d'une telle *προσκύνησις* nous sommes d'accord avec les Catholiques chrétiens de la Suisse.

Sur ces deux points, la doctrine de Transubstantiation et le culte des saints, il y'a peut-être plus de différence entre la foi de l'Église anglicane et celle de l'Église orientale, qu'entre notre Église et l'Église romaine, jugée par les documents autoritatifs et les déclarations des meilleurs théologiens. C'est pourquoi, dans la première conférence de Bonn, un accord n'était pas possible sur la résolution proposée par Dr. Döllinger—“L'invocation des saints n'est pas commandée comme devoir *nécessaire* pour le salut éternel de tous les Chrétiens;” les orientaux refusaient d'accepter cette déclaration, quoique les vieux-catholiques n'y ont pas trouvé de difficulté. Et, dans l'article sur l'Eucharistie, on sait bien que les orientaux ont déposé une doctrine qui n'était pas exactement comprise dans les mots de la proposition.

Je ne puis que regretter que l'Église suisse a accepté en synode les actes du 7^e concile, et que, par la question de l'invocation la doctrine de Transubstantiation semble être aiguisée : je le regrette dans les intérêts de l'union, parce que nos points de différence sont fortifiés et stéréotypés. Sur la question du culte des saints ce n'est pas possible de nous accorder : nous rejetons absolument un tel culte, soit *προσκύνησις* soit *λατρεία*.

Vous m'acquitez, j'espère, cher Monsieur, d'un motif personnel dans cette disputation : je parle seulement *pro domo mea*, et je vous prie toujours d'agréer mes sympathies et mes salutations cordiales.

G. E. BROADE.

From DR. MICHAUD to REV. G. E. BROADE.

BERNE, le 11 juillet, 1877.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,—Permettez-moi de répondre à votre lettre, qui est bien écrite, en effet, comme vous le marquez, *pro domo tua*. Quant à moi, je ne veux écrire pour une Église particulière qu'autant que cette Église sera d'accord avec l'Église *universelle*.

D'abord, en ce qui concerne le 7^e concile œcuménique, j'espère dissiper vos préjugés du 16^e siècle par un volume qui sans doute paraîtra cette année. Il ne sera pas difficile de montrer: 1^o que la nouvelle Église anglicane du 16^e siècle, en rejetant *tout* culte des saints, c'est mis en opposition avec l'ancienne Église indivisée et avec elle-même; 2^o que, pour justifier ce rejet absolu, elle a prêté à l'ancienne Église indivisée et notamment au 7^e concile œcuménique une doctrine qui n'était pas la leur.

Ensuite, le mot *renouvellement* qui se trouve dans notre catéchisme suisse, à propos du sacrifice de la messe, ne signifie pas *reduplication*, comme vous le croyez, du tout; il est élémentaire de dire qu'il n'y a qu'un seul sacrifice de J. C., sacrifice parfait, comme notre catéchisme l'enseigne (pp. 74, 75). Les mots *reproduction*, *représentation*, *répétition*, nous ont paru beaucoup plus défectueux que la mot *renouvellement*. Voilà pourquoi nous avons préféré ce dernier. Si vous voulez enrichir notre langue française d'un nouveau mot qui exprime exactement la pensée en question, je vous en serai très-reconnaissant. Mais, en attendant, j'ai cru bon de me servir de ce que j'ai. Donc, je suis tout-à-fait d'accord avec la doctrine exprimée à ce sujet par le conférence de Bonn en ces mots :

"(Sühnopfer) welches Christus *eins für allemal* am Kreuze dargebracht hat."

De même, en ce qui concerne la formule *d'invocation du S. Esprit*, que j'ai proposée, vous avez été victime des *mots*. Cette formule n'est pas de moi, comme bien vous pensez; je n'aurais pas la sotte prétention de me substituer, dans une chose aussi grave, à l'antiquité. Lisez la liturgie dite de S. Jacques, la liturgie dite de S. Marc, voire même la liturgie de S. Jean Chrysostome, elles contiennent les paroles que j'ai proposées. Vous avouerez que ces documents valent bien ceux du 16^e siècle. Je ne suis pas non plus pour la transubstantiation grossière des papistes, et la formule en question ne l'exprime aucunement. Il est parfaitement exact et catholique de demander à Dieu qu'il fasse que le pain et le vin *soient* ou *deviennent* le corps et le sang de J. C. C'est là le fond même du mystère. Quant au *comment*, je n'y touche pas plus que S. Jean Chrysostome et autres.

Vous me dites dans votre lettre: "*On peut concéder*, je pense, que la doctrine de la liturgie romaine est que l'invocation du S. Esprit *n'est pas nécessaire* pour la validité de la consécration, et que la répétition des paroles de l'institution *suffit*." Selon moi, on ne peut pas faire cette concession, pour la raison bien simple que les théologiens romains eux-mêmes disent le contraire. J'ai cité, dans mon *Ordinaire de la Messe* (pp. 63, 64), les témoignages du P. Lebrun

et de Bergier. Voilà l'histoire. J'en suis fâché, mais je suis obligé de m'y soumettre.

Mais il ne faut pas tant vous en effrayer pour votre Église, que vous accusez de n'avoir pas l'invocation du S. Esprit. Avec cette persuasion, je comprends votre frayeur et l'opinion susdite qu'elle vous a inspirée. Mais heureusement vous avez l'invocation du S. Esprit. Elle est *avant* les paroles de l'Institution eucharistique, au lieu d'être après. Mais le changement de place ne détruit pas la chose et n'a rien de dogmatique, comme je l'ai dit dans l'*Ordinaire de la Messe* (p. 29). Les rédacteurs de votre office se sont mis sur ce point en opposition avec l'ancienne Église, et notamment avec l'ancienne Église d'Angleterre : mais au 16^e siècle on a commis bien d'autres fautes, comme l'ont d'ailleurs écrit plusieurs membres éminents de votre Église.

Encore un détail. Le 'Catholique National' a dit que, pour être fidèle aux documents de l'ancienne Église helvétique, il fallait reconstituer notre liturgie dans son *harmonie primitive* avec les liturgies orientales et lui rendre son *ancien caractère*. Vous avez traduit par ces mots : "to mould the missal in an *oriental form*." Permettez-moi de vous faire observer que cette traduction n'est pas parfaitement exacte. Je demande la *forme occidentale*, laquelle, de fait, était en *harmonie* avec les liturgies orientales. Je tiens à rectifier cette nuance, parce que les chauvinistes occidentaux ont un fanatisme qui change aisément les nuances en couleurs.

Voilà, Monsieur le Secrétaire, les quelques réflexions que votre lettre m'a inspirées. Je suis plein de respect pour votre Église, dont plusieurs membres sont pour moi des amis excellents et vénérés. Je regrette l'exclusivisme et les préjugés de plusieurs, mais j'espère que l'amour de la vérité historique et l'esprit d'universalisme chrétien en triompheront bientôt.

Votre bien respectueux,

E. MICHAUD.

III.

CORRESPONDENCE BETWEEN COLONEL KIRÉEFF AND THE REV. F. MEYRICK.

From COLONEL KIRÉEFF to REV. F. MEYRICK.

PETERSBURG, *Easter Sunday,*
March 27, 1877.

MY DEAR FRIEND,—I hope you will pardon me my long silence, it is so very difficult to keep one's head clear and one's heart quiet when streams of fraternal blood are overflowing Christian churches, and when the holiest feelings of sympathy are accused of falsehood,

of being only masks concealing deep and dark schemes of aggrandizement!

Thanks to the political events, the activity of our Society during the year 1876-7 has been directed chiefly towards questions of special Russian interest (Rector Janyshel delivered a series of very interesting "Conferences"). Still we do not forget our foreign friends, and I should like to answer, though shortly, a very important question you touched in your last letters.

You say "I do not quite follow you in the distinction that you draw between the two first and the four last propositions (of Bonn). The three last are certainly more of the character of '*opiniones privatæ*,' but I do not understand how you class the third with them; its subject-matter seems to place it rather in the sphere of dogma than of opinion." . . . "And accepting your definition of dogma, I do not see how its dogmatic character could be denied, for the expression *διὰ τοῦ Υἱοῦ* is found in the creed of the Patriarch Tarasius, read before, and accepted by the second Council of Nicea." . . .

Now, I think that I must stand firmly on the above-said distinction; with us the dogmatical character is given to a statement, not only by its being a truth, but besides this, by its being accepted by the whole Church as a truth, *whose acceptance is necessary for salvation*. Several statements accepted as truths even by Œcumenical Councils (for instance, rules relative to temporary difficulties, regulation of rites, etc., etc.) have no dogmatic character, and can even be modified according to the wants of time. Some other truths, as, for instance, theological *explanations* of dogmas, though they might have been tolerated and even approved by the Church have only the character of opinions, unless they have been expressly recognised to be necessary for salvation (have been *stamped to be dogmas*). These truths, too, do not belong to the "*necessaria*," and can be looked at in different ways. To such truths belong the theological explanations of the relations existing between the hypostasis of God. Some explanations have been confirmed by General Councils, and are obligatory to every Christian, but others have been left to the private understanding of each single Christian, provided these private explanations are not in contradiction with the dogma.

The *διὰ* of Tarasius can be understood in several ways: as relative to the *temporary mission* by the Son,¹ or to the eternal *immanent power* of the Logos to have a part (*eine gewisse Betheiligung*) in the "bringing out" (*Bei der Hervorbringung*) "of the Holy Ghost," etc. Such meanings are certainly not heterodox, and the Council was perfectly right in approving the exposition of the faith of Tarasius, and especially that of Theodore, which, as you well state, did not contain expressly the *filioque*; but, at the close of the Council, it was not the *professio fidei* of Tarasius or of Theodore which was read (though they were not found heterodox, and were

¹ John xx. 22.

even approved by the Council), but the creed of Nicea-Constantinople, which was the *only* dogmatical, and therefore *obligatory* (binding) *professio fidei* of the Church.

I send you herewith a copy of a book written on that subject by a Professor of the Academy of Kief (Archimandrite Sylvester). You will find in it *many* quotations enforcing *your* argument, viz. that the *filioque* has been admitted by many fathers of the Eastern Church (in a sense, of course, not contradictory to the Niceno-Const. creed (we did never deny this fact). Still we cannot admit that it has become therefore a *dogma*, and has been adopted as such by the Church.

Believe me, yours very sincerely,

ALEXANDER KIRÉEFF.

P.S.—We have just now received the answer of the Turks. They intend to draw the sword. . . . “Let them have some fighting,” said last year a statesman. . . . Well, they will have it! May God forgive those who push them on that way; those who will be answerable for the blood which will be shed!

From REV. F. MEYRICK to COLONEL KIRÉEFF.

BLICKLING RECTORY, AYLSHAM,

September 10, 1877.

MY DEAR FRIEND,—It is long since I have written to you, but the delay has arisen from no lack of interest in the subject of your letter, still less in the other circumstances in which you find yourself at present. My heart has been with your heart throughout this war, and I think that the successes and the failures of the Russian arms have been followed in my home with as keen an interest and sympathy as in Russia itself. Last Sunday week we had a collection in Blickling Church for the sick and wounded Russians and for the Christian refugees, and every Sunday we offer public prayer for the happy issue of the war. May God bless the arms of the Emperor and enable him to deliver the Christian sufferers from the yoke of their barbarous oppressors!

With regard to the proposition, “The Holy Ghost issues out of the Father through the Son,” being or not being of a dogmatic character, perhaps it is a question of words between us. I allow that there is a clear distinction between *necessaria* and *dubia*, and if these are called respectively *dogmata* and *theologoumena*, so let it be; it is only a question of words. But I don’t see how, on your principles, a *doctrine* which has been admitted and approved by an Œcumenical Council (even though not pronounced by it necessary for salvation) can still be called a *dubium*. In fact, the third of the Bonn propositions has greater conciliar authority than the first or the second. Neither the first, the second, the third, the fourth, the fifth, or the sixth Œcumenical Council touches on the subject-matter of the first

and second propositions, while the second Council of Nicæa, which you regard as Œcumenical, does declare its acceptance and approval of the third proposition. The undogmatic character of the regulations as to rites, etc., is owing to the essential distinction which must always hold good between matters of doctrine, which cannot change, and matters of discipline, which alter according to circumstances.

I do not think it possible to believe that Tarasius was referring to the temporal mission in his creed. Forgive me for saying that it is, in my opinion, quite impossible that he could have done so in the connection in which he used the words *δι' Ἰησοῦ*; for if he did, the *ἐκπορευόμενον ἐκ τοῦ Πατρὸς* is used in the same sense, which I am sure you will not say. Nor, I think, could he have used it in the other meaning that you suggest, "by the immanent power of the Logos to have a part in the bringing out of the Holy Ghost," for surely the context requires us to understand not so much an *immanent power* as a power *exerted in fact*. If the *ἐκπορευόμενον* refers to an operation, then the *δι' Ἰησοῦ* must refer to an operation too. However, its acceptance was not declared necessary for salvation, and therefore I allow that it is not dogmatic, if that is the sense in which we understand the word "dogma."

Thank you for the Archimandrite Sylvester's book. I hope that you have received the *Du Schisme d'Orient* (a name, by the way, which is open to misinterpretation: the English title was 'The Division of the Eastern and Western Churches') and the *Contra Synodum Nicænam II*. Have you seen Bishop Coxe's Ode on the War in either its English or Italian dress?

Please to offer my kind remembrance to your sister, and with the renewed assurance of my sympathy with you in your present trials,

Believe me, yours most sincerely,

F. MEYRICK.

IV.

CORRESPONDENCE BETWEEN THE ARCHIMANDRITE ANASTASIADES AND THE REV. F. MEYRICK.

From the ARCHIMANDRITE ANASTASIADES to REV. F. MEYRICK.

THE PHANAR, CONSTANTINOPLE,
March 4-16, 1877.

REVEREND AND DEAR SIR,—I pray you to pardon me for replying to your letter of the tenth of last August, after a delay of many months, caused by various hindrances that have occurred. Your short letter gave me much pleasure, as I found in it another basis

(in addition, that is, to the one laid down at Bonn) on which to build with security and joyfulness, if it please God to help us, the shining palace of Unity, in which our King, Christ, being present with those who are gathered together in His Name, will bless them with spiritual blessing.

This second basis is the view held by S. Theophylact, which you most opportunely and happily point to. I will quote here the view of the peace-loving Bishop of Achrida—who, following Peter of Antioch in his letter to Cerularius, deprecates over-exactness, and pursues peace in every way that he can—in order that I may be assured if it be this passage to which you refer or another; which in that case I am sure that you will be good enough to point out to me. Theophylact's position then, as it is laid down in his Προσλαλία τινὶ τῶν αὐτοῦ ὁμιλητῶν περὶ ὧν ἐγκαλοῦνται Λατίνοι,¹ is as follows:—

Εἰ δέ μοι τοῦτο καὶ αὐτὸς φήσεις εἰδέναι, καὶ ὡς αἴτιος τοῦ εἶναι τῷ Πνεύματι ὁ Πατὴρ κατὰ τὸν τρόπον τῆς ἐκπορεύσεως, ὥσπερ κατὰ τὸν τῆς γεννήσεως τῷ Υἱῷ· ἐκπορεύεσθαι δὲ λέγεις τὸ Πνεῦμα ἐκ τοῦ Υἱοῦ οὐ κατὰ τοῦτο τὸ σημαϊνόμενον ἀλλὰ κατὰ τὸ χεῖσθαι καὶ διαδίδοσθαι, καὶ ὑγιαίνων τὸν νοῦν βιάζῃ πρὸς τοῦτο πενία λέξεων καὶ Λατίνου γλώττης στενότητι, ἐνταῦθά σοι δείξω τὴν μακαριζομένην πτωχείαν τοῦ Πνεύματος καὶ τὴν ἀδελφικὴν πρόσληψιν, βδελύξῃ δὲ καὶ αὐτὸς τὴν τῆς ὑψηλῆς καρδίας ἀκαθαρσίαν, καὶ οὕτως ἐν ἐνὶ πνεύματι φρονήσαντες τὸ αὐτὸ, δοξάσομεν ὁμοθυμαδὸν τὸν Πάτερα καὶ τὸν Υἱὸν καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον· τὸν μὲν ὡς γενῶντα καὶ προβάλλοντα, τὰ δὲ, τὸν μὲν ὡς γεννώμενον, τὸ δὲ ὡς ἐκπορευόμενον. Εἰ γὰρ ἀληθῶς εἰ πῶχός τὸν πλουτοῦν τῆς γλώττης, καὶ σοι ἀπορία τῶν ἱματίων τοῦ νοῦ καὶ τῶν λέξεων, καὶ διὰ τοῦτο διελεῖν οὐκ ἔχεις τὴν παρὰ τοῦ Υἱοῦ γινομένην χύσιν τοῦ Πνεύματος ἢ μετάδοσιν (ἢ ὡς ἂν τις λέγειν ἐτέρως βούλοιο) ἐκ τῆς ἐκπορεύσεως, καθ' ἣν ἐκ τοῦ Πατρὸς μόνου τὸ εἶναι τῷ Πνεύματι, ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις συγχωρήσω χρῆσθαι σε τούτοις, ὡς ἡ γλώττά σοι δίδωσιν, ἐν κοινῇ λέγω λόγοις καὶ ὁμιλίαις εἰ βούλει ἐκκλησιαστικαῖς· καὶ τοῦτο μετὰ τοῦ προσδιορισμοῦ τοῦ προσήκοντος, ὥστε μὴ ἀγνοεῖν τοὺς ἀκούοντας τὴν ἐν μία λέξει διπλόην τῶν νοημάτων. Ἐν δὲ τῷ συμβούλῳ τὴν ἐκπόρευσιν ἀνακηρύττειν ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς. Ἐνταῦθα γὰρ ἡμῖν ἡ ὁμολογία τῆς πίστεως, ἣν δεῖ καθαρὰν εἶναι καὶ φωτοειδῆ καὶ ἀπλὴν· τοιαῦτα γὰρ καὶ τὰ πιστευόμενα, καὶ μηδὲν συγκεκομμένον ἢ σκοτεινὸν ἢ πολλαπλοῦν ἐν ἑαυτῇ φέρουσιν· ὥσπερ οὖν ἔχει καὶ ἡ καθ' ἡμᾶς τῆς πίστεως ἔκθεσις, ἐκφωνησίς τε οὖσα τοῦ ἐν τῇ δευτέρᾳ συνόδῳ νικησαντος Πνεύματος, οὐπερ ἔμπνοια καὶ ἡ ὑπὲρ αὐτοῦ τῶν πατέρων σύμπνοια, καὶ πάσαις τηρουμένη ταῖς ἐκκλησίαις, αἷς τὸ μὲν ἀξίωμα μὴ ταπεινότερα φρονεῖν ὑμῖν δίδωσιν, ἴσον γὰρ, ὁ δὲ ἀριθμὸς, καὶ νικητικώτερα, πλείων γάρ.

The passage from Maximus the Confessor,² which you have added in your postscript, you, no doubt, understand as showing the ineffable and incomprehensible unity and distinction which exist in the Three Persons or Hypostases, exhibiting the distinction in union, and the union in distinction of the Hypostases, as the author himself

¹ Ed. Migne, tom. cxxvi. pp. 228-9.

² Migne, tom. xc. p. 1461.

declares explaining his own meaning; and these expressions signify, as you will certainly agree, that which is elsewhere expressed in one word, namely, the consubstantiality of the Three Persons of the Deity. This thought of St. Maximus is more clearly stated in the well-known paragraph of his letter to Marinus, the Cyprian presbyter, which, although you are well acquainted with it, permit me to transcribe for you here, in order that you may readily compare the two passages of the same father. The paragraph in question is as follows:

Καὶ εἰς μὲν τὸ πρῶτον (that is the procession of the Holy Ghost from the Son) συμφώνους παρήγαγον (οἱ Λατίνοι) χρήσεις τῶν Ρωμαίων πατέρων· ἔτι γε μὴν καὶ Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας ἐκ τῆς πονηθείσης αὐτῷ εἰς τὸν εὐαγγελιστὴν ἅγιον Ἰωάννην ἱερᾶς πραγματείας. Ἐξ ὧν οὐκ αἰτίαν τὸν Υἱὸν ποιούντας τὸν Πνεύματος σφᾶς αὐτοὺς ἀπέδειξαν· μίαν γὰρ ἴσασιν Υἱοῦ καὶ Πνεύματος τὸν Πατέρα αἰτίαν, τοῦ μὲν κατὰ τὴν γέννησιν, τοῦ δὲ κατὰ τὴν ἐκπόρευσιν· ἀλλ' ἵνα τὸ δι' αὐτοῦ προῖεναι δηλώσωσι, καὶ ταύτη τὸ συναφές τῆς οὐσίας καὶ ἀπαράλλακτον παραστήσωσι (the expression τὸ συναφές τῆς οὐσίας καὶ ἀπαράλλακτον means the same thing as ὁμοούσιον).

But as this expression of Maximus is very well unfolded, as I think, by Gennadius, our holy object will perhaps be advanced by my transcribing his explanation, which is as follows:

Ἄλλ' ἐπειδὴ καὶ ἐκ τοῦ Πατρὸς δι' Υἱοῦ ἐκπορεύεσθαι, εἰ καὶ σπανίως, ἔρηται, οὕτω καὶ τοῦτο νοεῖν εὐσεβῶς ἀναγκαζόμεθα διὰ τὴν πρὸς τοὺς εἰρηκότας εὐλάβειαν, εἰ καὶ μὴ ποιούμεθα τοῦτο κήρυγμα, οὔτε γίνεσθαι δεῖ, ἀλλ' ὡς δόγμα μόνον εὐσεβῶς νοεῖσθαι, οὕτω δεῖ (perhaps δὴ) καὶ ὑπὸ τῶν εἰπόντων εἰρημένον Λέγομεν ἐν αὐτῷ τῷ ἐκ Πατρὸς ὑφεστάναι τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον διὰ τοῦ Υἱοῦ προῖεναι· τοῦτο δέ ἐστι τὸ ἐκ Πατρὸς δι' Υἱοῦ ἐκπορεύεσθαι διὰ τὴν τῆς οὐσίας ἐνότητα ἄκραν, ὡς οὐκ ἐκτὸς ἂν (perhaps ὧν) τοῦ Υἱοῦ, ἀλλ' ἐν αὐτῷ προῖον ἐκ τοῦ Πατρὸς, τουτ' ἔστιν, ἐν αὐτῷ παρὰ Πατρὸς ὑπάρχον, καὶ ἐν αὐτῷ διαμένον, καὶ ἐν Υἱῷ παρὰ Πατρὸς διήκον, καὶ διὰ τοῦ Υἱοῦ διὸν, θεοπρεπῶς τοῦ τε διήκειν καὶ διέναι νοουμένου, ἐπεὶ μὴ ἄλλως ἐστὶν ἐμφῆναι τὴν ἄκραν κοινωνίαν τῆς φύσεως· καὶ ὡς ἂν τις ἔπειτα διαπεφοιτηκὸς τῆς τοῦ Υἱοῦ ὑποστάσεως ἀσυγχύτως. Εἰ μὲν γὰρ αἷτιος ἦν τοῦ Πνεύματος ὁ Υἱὸς τοῦ θεοῦ, τουτ' ἂν ἐξήρκει δηλῶσαι τὴν κοινωνίαν τῆς φύσεως, τὸ ἐξ αὐτοῦ δηλονότι φυσικῶς ὑποστῆναι, καθίπερ ἄρα καὶ τὴν ἐνότητα Πατρὸς καὶ Υἱοῦ τὸ ἐξ αὐτοῦ τὸν Υἱὸν γεγενῆσθαι δείκνυσσι, καὶ τοῦ Πνεύματος τὴν φυσικὴν πρὸς τὸν Πατέρα ἐνότητα τὸ παρ' αὐτοῦ τουτ' ἐκπορεύεσθαι. Ἐπεὶ δὲ τὸ Πνεῦμα ἐκ τοῦ Υἱοῦ οὐ λέγεται ἐκπορεύεσθαι δηλονότι [καὶ] ὑφεστάναι, ἄλλως γὰρ, ὡς ἔρηται, λέγεται προῖεναι· οὔτε γὰρ ἐκ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεσθαι, οὔτε ἐκ τοῦ Υἱοῦ ὑφεστάναι, οὔτε ἐκ τοῦ Υἱοῦ τὴν αἰτίαν τῆς ὑποστάσεως ἔχειν, οὔτε προβολεὺς αὐτοῦ ὁ Υἱὸς εἶναι, οὐτ' ἀρχὴ αὐτοῦ, οὔτε αἷτιος, οὔτε ἐκπόρευμα αὐτοῦ εἶναι τὸ Πνεῦμα, οὔτε πρόβλημα αὐτοῦ, οὔτε τι τῶν τοιούτων οὐδὲν, ἅ πάντα μετὰ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Πνεύματος εἶωθε λέγεσθαι. Ἐπεὶ τοίνυν οὐδὲν τῶν τοιούτων οὐδ' ἡ Γραφὴ οὔτε τῶν διδασκάλων εἰρηκέ τις τῶν ἀρχαιοτάτων, οἱ νεώτεροι τῶν διδασκάλων (Here, I think, he means Maximus and his followers) ἐν

τῷ δι' Υἱοῦ τὸ Πνεῦμα λέγειν ἐκπορευόμενον ἐκ Πατρὸς τὸ συναφὲς τῆς οὐσίας καὶ ἀπαράλλακτον παριστάνουσι (He takes the phrases from Maximus, to whom he had alluded just before), καὶ ἡμεῖς ταῖς αὐτῶν ἐπόμενοι διανοαίαις, οὕτω τὸ παρ' αὐτῶν εἰρημένον λέγομεν καὶ νοοῦμεν . . . Συνῆπται τοίνυν τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τῷ Υἱῷ τῷ τῆς ὁμοουσιότητος λόγῳ, ἀλλ' οὐ τῷ τῆς αἰτίας. Καὶ ταύτην τὴν συνάφειαν καὶ τὴν ἀπαρალλαξίαν, ἐν ἀριθμοῦ ταυτότητι τῆς κατὰ φύσιν ἐνότητος νοουμένης, τὸ (perhaps τῷ) δι' αὐτοῦ σημαίνουσιν ἔνιοι παρεντιθέντες [αὐτὸ] τῷ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεσθαι, ὡς εἴρηται. Συνῆπται δὲ τῷ Πατρὶ καὶ τῷ τῆς αἰτίας λόγῳ, διὸ καὶ ἐκπορεύεσθαι ἐκ τοῦ Πατρὸς εἴρηται καὶ πιστεύεται.¹

Permit me here to transcribe for you the above-mentioned paragraph of the letter of Peter of Antioch to Celerarius, which contributes not a little to our holy purpose. It runs as follows:

Καὶ παρακαλῶ καὶ ἱκετεύω καὶ δέομαι καὶ νοερώς τῶν σῶν ἁγίων ἐφάπτομαι ποδῶν, ἵνα τοῦ ἁγαν ἀκριβῶς ἢ θεοειδῆς ἐνδοῦσα μακαριότης σου συνέλθῃ τοῖς πράγμασι. Δέος γὰρ μήποτε ῥάψαι τὸ διερρωγὸς βουλομένη χεῖρον τὸ σχίσμα ποιήσῃ, καὶ τὸ καταπεττωκὸς ἀνορθῶσαι σπουδάζουσα μείζονα τὴν πτώσιν ἐργάσῃται . . . ὡς ἔγωγε τὴν ἐμὴν γνώμην φανερώ· εἰ τὴν ἐν τῷ ἁγίῳ συμβόλῳ προσθήκην διορθῶσαιτο (οἱ Λατῖνοι) οὐδὲν ἂν ἕτερον ἐπεζήτουν, ἀδιάφορον καταλιπὼν σὺν τοῖς ἄλλοις καὶ τὸ περὶ τῶν ἀζύμων ζήτημα· εἰ καὶ φανερώς ἔδειξα δι' ὧν πρὸς τὸν ἐπίσκοπον Βενετίας ἐπέστειλα πρὸ τοῦ Πάσχα γενέσθαι τὸ δεῖπνον, ἐν ᾧ ὁ Σωτὴρ καὶ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς τὸ τῆς θείας μυσταγωγίας τοῖς μαθηταῖς παρέδωκε μυστήριον, καθ' ὃν καιρὸν οὐκ ἦν νόμιμον ἄζυμον ἐσθίεσθαι.

After having made out with exactness the meaning given to the *Filioque* by Maximus and Theophylact, which we agree to accept on both sides, I reply to the question in your letter, and assure you—at the present moment in my individual capacity (according to the excellent principle laid down at Bonn as to personal preparatory work)—that the Eastern Church can allow the Western to use the *Filioque*, when it has taken it out of the œcumenical and common symbol of the Faith, in hymns and Church prayers in which it may occur, or according to Theophylact's phrase, ἐν κοινοῖς λόγοις καὶ ὁμιλίαις ἐκκλησιαστικαῖς.

But here it is quite necessary for the following point to be cleared up, which is at present in a state of unsettledness. In the new Catechism of the Old Catholics, and in ecclesiastical books of the Anglican Church, there is what is called the Apostles' Creed used as a badge and an œcumenical symbol, and the Athanasian Creed is also mentioned.² But in the Liturgy of the Communion there is the symbol of faith of the Councils of Nicæa and Constantinople.³ How does the English Church look upon these three Creeds? If it looks upon them as equally badges and equally œcumenical, there springs

¹ Migne, tom. clx. pp. 673-5.

² English Prayer-Book, p. 8.

³ *Ecclesie Anglicane Religio Disciplina ritusque Sacri*, p. 30.

up a new difference between her and the Eastern Church. But if it regards the symbol of the first and second Œcumenical Councils as œcumenical and authoritative, and merely honours the other two as ancient but not authoritative Creeds, then it would be necessary to remove the two last Creeds composed by unknown writers, and having no Catholic authority from both public and private prayers, and in their place to chant or read, wherever the Creed has to be read or chanted, only the œcumenical and authoritative symbol of the Faith, as the undivided Church did. I hope that you will readily accept such a conclusion of the question relating to the use of the Creed.

I shall be glad to learn if the Rev. Mr. Liddon agrees with you on all points. I trust that you will not punish me for my delay by delaying your answer, but will write back to me as soon as possible, informing me at the same time about the conference on union, whether it will take place this year, and where, when, and about what subject. I salute you with a holy kiss,

And remain, your brother in Christ,

THE ARCHIMANDRITE, JOHN ANASTASIADES.

P.S.—Thank you for sending me the Correspondence, etc., and for the first number of the new periodical, *The Foreign Church Chronicle*.

From REV. F. MEYRICK to the ARCHIMANDRITE ANASTASIADES.

BLICKLING RECTORY, AYLSHAM,
September 12, 1877.

MY DEAR FRIEND AND BROTHER,—I am sorry to have delayed my answer to your welcome and interesting letter so long. But the subject on which we are engaged does not admit of hasty handling, and I have been very much occupied.

The point on which I wish specially now to speak is that of the value which we ought to assign to the three Creeds respectively. In regard to their truth, we place them all upon a level, for we consider them a threefold expression of the one truth. But with regard to the authority on which they stand, it is different. Here the Nicene Creed stands first, on account of its venerable origin as the symbol adopted by the first and second Œcumenical Councils for the whole Church; the Apostles' Creed next, as having been the chief Baptismal Creed used in the West for many ages; and the Athanasian Creed last, as being of uncertain date and origin.

Accordingly, we place the Nicene Creed in the sacred Liturgy, that is, we assign the œcumenical symbol to the chief office of the Church. Whenever the Liturgy is recited, the Nicene Creed is used.

The Apostles' Creed we use in our other daily public prayers, that is, our Mattins and Evensong; and on certain selected Sundays and Festivals we employ the Athanasian Creed at Mattins.

There is surely nothing that you can complain of in this usage, and nothing that you can reasonably ask us to alter. We do not regard the three Creeds as equally possessed of œcumenical authority. We hold that the Nicene Creed alone has œcumenical authority, but the other two Creeds, and specially the Apostles' Creed, have very great authority from their ancient and wide-spread use, though they are not symbols drawn up by an Œcumenical Council. To show that we have the highest respect for the Niceno-Constantinopolitan Creed, we place it in the Liturgy, but we could not for a moment allow another branch of the Church to prohibit the use that we make of the other two Creeds in our non-Liturgical prayers. We use our liberty herein in a way which I am sure you will see is right. Nor is there anything in this practice that need interfere with the good feeling entertained by the members of the two Churches towards each other.

On the subject of the Filioque I retain the opinion already given :

1. That the Filioque ought not to be in the Creed of Nicæa.
2. That it is a question for the Church of England to decide in her sacred Synod, whether it shall be removed from it or not.
3. That the doctrine of the Double Procession as held by members of the Church of England is orthodox.
4. That there is no essential difference between that doctrine and that of the Oriental Church, inasmuch as we teach that the Holy Spirit proceeds from the Son in a somewhat different way from that in which He proceeds from the Father, Who alone is the fountain-head and Beginning of the Deity.

Believe me, your faithful brother in Christ,

F. MEYRICK.

I hope that you have received a copy of the French version of *Two Sermons on the Division of the Eastern and Western Churches, and on the Authority of the VIIth Council*, and also the extracts from Charles the Great's Caroline Books, entitled *Contra Synodum Nicenam II*. I shall be glad to have your opinion on them.

V.

CORRESPONDENCE BETWEEN THE PATRIARCHS
OF ALEXANDRIA AND ANTIOCH AND THE
REV. DR. HALE.¹*From THE PATRIARCH OF ALEXANDRIA to REV. DR. HALE.*

Σωφρόνιος ἐλέφ Θεοῦ Πάπα καὶ Πατριάρχης τῆς Μεγάλης Πόλεως
Ἀλεξανδρείας καὶ πάσης τῆς Αἰγύπτου.

Αἰδεσιμώτατε Πρεσβύτερε τῆς ἐν Βαλτιμόρῃ τῆς Μαρυλανδίας Ἐκκλησίας τοῦ Ἀγίου Ἰωάννου, υἱὲ ἡμῖν ἐν Κυρίῳ ἀγαπητὲ, κύριε Κάρολε Ρ. Χέϊλ! Χάρις εἴη τῇ ὑμετέρᾳ ἐλλογίμῳ Αἰδεσιμότητι καὶ εἰρήνῃ ἀπὸ Θεοῦ.

Τὴν ἀπὸ 12/24 Νοεμβρίου παριππεύσαντος ἔτους ἐπιστολὴν ὑμῶν, πρὸ μικροῦ μολις κομισάμενοι, εὐχαρίστως ἀπεδεξάμεθα καὶ τὰ ἐν φακέλῳ διαπεμφθέντα ἀνάγραφα τῆς Μεγάλης Συνόδου τῆς Ἀμερικανικῆς ἐκκλησίας, ὡς ταῦτα ἡ ἐλλογίμος αὐτῆς αἰδεσιμότης προαγορεύει.

Μετ' ἐνδιαφέροντος Χριστιανικοῦ εὐλογήσαντες τὸν πρὸς τὴν ἀλήθειαν τῆς Ὁρθοδόξου πίστεως τείνοντα ὑμέτερον ζῆλον, ἀπὸ καρδίας ἐξαιτούμεθα παρὰ τοῦ οὐρανίου Πατρὸς, ὅπως εὐδοκήσῃ ἵνα πάντες εἰς αὐτὸν ἀληθῶς πιστεύοντες, ἀκούσωσι τῆς μακαρίας Αὐτοῦ φωνῆς, καὶ γενήσεται μία ποίμνη, ὑφ' ἑνα καὶ τὸν Αὐτὸν Ἀρχιποίμενα Θεάνθρωπον Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν.

Τὰς Πατριαρχικὰς ἡμῶν εὐχὰς καὶ εὐλογίας ἐπιδαφιλεύοντες τῇ ἐλλογίμῳ αὐτῆς αἰδεσιμότητι, ἐξαιτούμεθα ἄνωθεν ὅπως ἡ χάρις τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ ἡ ἀγάπη τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρὸς καὶ ἡ κοινωνία τοῦ Ἀγίου Πνεύματος εἴη μετὰ πάντων ὑμῶν.

Ἀλεξανδρεία τῇ κγ' Μαΐου αὐοξ'.

Τῆς ὑμετέρας Αἰδεσιμότητος

εὐχέτης πρὸς Θεὸν διάπυρος,

✠ Ὁ Ἀλεξανδρείας Σωφρόνιος.

From THE PATRIARCH OF ANTIOCH to REV. DR. HALE.

Ἱερόθεος ἐλέφ Θεοῦ Πατριάρχης Μεγάλης Θεοῦ Πόλεως Ἀντιοχείας καὶ
πάσης Ἀνατολῆς

Αἰδεσιμώτατε πρεσβύτερε τῆς ἐν Βαλτιμόρῃ τῆς Μαρυλανδίας Ἐκκλησίας τοῦ Ἀγίου Ἰωάννου, υἱὲ ἡμῖν ἐν Κυρίῳ ἀγαπητὲ, κύριε Κάρολε Ρ. Χέϊλ! χάρις εἴη τῇ αὐτῆς ἐλλογίμῳ Αἰδεσιμότητι καὶ εἰρήνῃ ἀπὸ Θεοῦ.

¹ I have ventured to insert the two following letters, which were addressed to our Secretary, Dr. Hale, not as a member of the Society, but as an office bearer of the American Church.—*Ed.*

Κομισάμενοι εὐμενῶς λίαν τὸ ἀπὸ 12 Νοεμβρίου παρελθόντος ἔτους ὑϊκὸν τῆς περιποθήτου Ἡμῖν αὐτῆς Αἰδεσιμότητος γράμμα, μετὰ τῶν συνοδευόντων αὐτοἀναγράφων τῆς Μεγάλης Ἱερᾶς Συνόδου τῆς Ἀμερικανικῆς Ἐκκλησίας ὡς αὐτὰ ἀποκαλεῖ ἡ ὑμετέρα Αἰδεσιμότης, ἐπηνέσαμεν οὐ μικρὸν τὸν ἐπιδεικνύμενον παρὰ τῶν ἀξιοσεβάστων μελῶν τῆς ἐκκλησίας ἐκείνης ζῆλον πρὸς τὴν τῆς ἀληθείας ἐπίγνωσιν, καὶ σύναψιν τῶν διεστώτων ἐν τῷ συνδέσμῳ τῆς ἀγάπης, κατὰ τὸ πνεῦμα καὶ τὰς ἐντολὰς τοῦ ἀρχηγοῦ καὶ θεμελιωτοῦ τῆς πρωτοτόκου ἐν οὐρανοῖς ἐκκλησίας Κυρίου καὶ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.

Ἡυξάμεθα καὶ εὐχόμεθα ἐκ βάθους ψυχῆς ἵνα ἡ χάρις τοῦ παναγίου καὶ Ζωαρχικοῦ Πνεύματος δώῃ ὑμῖν σύνεσιν ἐν πᾶσι πρὸς τὸ εὐδοωθῆναι τοὺς λυσιτελεῖς ὑμῶν σκοποὺς καὶ τὰς ἀγαθὰς προθέσεις, ἐπὶ εὐχερεστέρα καὶ ταχύτερα κατανοήσῃ τῆς ἀληθείας τῆς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν· οὐ καὶ ἡ χάρις καὶ τὸ ἄπειρον ἔλεος μετὰ τοῦ ἐξ Ἡμῶν ἀδελφικοῦ ἀσπασμοῦ, εἴη διὰ βίου παντὸς μετὰ πάντων ὑμῶν.

ἐν ἔτει σωτηρίῳ αὐοζΨ κατὰ μῆνα Μάϊον κζ' ἐν τῇ πόλει Δαμασκού Συρίας

✠ Ὁ Ἀντιοχείας Ἱερόθεος, ἐν Χριστῷ ἀδελφός.

